

Leçon inaugurale au Collège pour les psychanalystes en formation

Ch. Melman

14 octobre 2002
(deuxième session)

Je suis plutôt content de me trouver avec vous ce soir en train de poursuivre cette gageure dont, vous le savez, Freud disait qu'elle était impossible : il estimait qu'enseigner la psychanalyse – enseigner, éduquer, gouverner, psychanalyser étaient également impossibles. Alors à nous de vérifier, de savoir si nous estimons que cette parole de Freud est irréductible, que nous avons à nous débrouiller avec, ou bien s'il nous est possible de témoigner qu'après tout un enseignement pourrait être efficace.

La psychanalyse, je commencerai par ce point, nous montre que les diverses situations que nous sommes amenés à rencontrer dans la réalité ne prennent pour nous leur relief, leur vivacité, leur importance, leur acuité que dans la mesure où ces situations rencontrées dans la réalité se trouvent être les représentantes de conflits inconscients qui nous échappent. Ces représentations peuvent être symboliques, imaginaires, ou réelles, mais elles font que notre rapport aux situations de la réalité est beaucoup plus aberrant que pragmatique. Cela irait dans le sens du traditionnel : « la vie est un rêve », sauf que vouloir vivre ce qui serait la réalité, le réel du conflit, celui qui gîte dans l'inconscient, n'est possible que par son expression, par sa réalisation dans le champ social. Nous sommes donc ainsi voués à nous balader entre un ensemble de tensions, de conflits, de peines dont nous ignorons ordinairement ce qui leur donne, ce qui leur confère ce caractère. De même, nous sommes souvent surpris par nos réactions qui, loin d'être « adaptées » sont, elles aussi, entretenues, nourries par les fantômes de l'inconscient. Voilà quelle est notre situation ordinaire et, ne serait-ce qu'à ce titre, pouvoir établir ce fait me paraît déjà valider la discipline qui nous intéresse – cette discipline qui montre que je suis toujours plus ou moins égaré dans la réalité et que je ne sais pas ce que je vis.

Parmi ces diverses situations ainsi présentes dans la réalité, l'une nous intéresse ici très directement : elle concerne l'enseignement. L'enseignement ! Pourquoi faut-il enseigner alors que nous savons, pas moins, que l'essentiel du savoir d'un sujet est mis en place par une série de détermina-

tions qui lui échappent, qui en général se trouvent agies dans le milieu familial, et que c'est ce complexe de déterminations qui va organiser son savoir, sa subjectivité ? Après tout, l'enseignement est une invention récente, une invention moderne et pendant des millénaires, nous nous sommes perpétués sans avoir la moindre velléité d'enseigner... Or l'enseignement a aujourd'hui, parmi ces situations propres à la réalité, cette place éminente, cette place privilégiée, voire cette fonction qui pourrait assez facilement prendre un caractère sacré, le sentiment d'un devoir. Il est utile de rappeler que, après tout, cet enseignement a longtemps été remis aux religieux, et ce n'est sans doute pas un hasard. Cela concerne la question de ce qui nous sollicite dans le désir de savoir. Cette situation dans la réalité que l'on appelle l'enseignement, à quelles tensions de l'inconscient vient-elle répondre ? Sommes-nous en mesure d'avancer quelques hypothèses qui ne tourneraient pas seulement autour de ce que, rapidement, on appelle « le désir de savoir » ? Sommes-nous en mesure de mettre en correspondance ce qui dans l'inconscient anime, pour la réalité, cette activité de l'enseignement ?

Nous pouvons partir de ceci : nous avons affaire, dans l'inconscient, à un sujet, un je qui se trouve aux prises avec l'impératif du sexe qui lui vient du grand Autre. Nous répétons volontiers après Lacan que le grand Autre serait privé, pour nous, de tout message. Mais jusqu'à présent, et c'est ce que le concept freudien de libido vient parfaitement établir, ce que nous recevons du grand Autre c'est bien l'impératif sexuel, l'impératif du sexe en tant qu'il vient solliciter le sujet. De cet impératif, il doit se débrouiller, non seulement en ce qui concerne ses identifications mais aussi bien en ce qui concerne ses choix d'objet. Je, dans l'inconscient, veut savoir comment se mettre en accord avec cet impératif sexuel qui lui vient de l'Autre. Comment être conforme, comment être juste ?

Vous le présenter de manière aussi directe a l'avantage de vous rappeler que ce savoir sexuel dans l'Autre, celui dont les messages parviennent ainsi aux jeunes, du fait de son caractère impé-

rieux, impératif, s'avère inévitablement pour nous comme soutenu par un Maître qui serait le maître du sexuel, le maître du sexe. Repérez ici cette trinité du maître, du savoir et du sexe, trinité qui, après tout, n'est que la triple métaphore de ce que par ailleurs Lacan appellera le phallus.

La tension inconsciente qui semble pour nous justifier ainsi cette activité bizarre que l'on appelle l'enseignement (même si elle est devenue aussi triviale), se déroule donc entre un sujet pris entre le devoir de savoir, et puis du même coup ce qu'il veut ou ne veut pas savoir. C'est bien pour cette raison, le rapport qui lie le savoir au sexe et à la maîtrise, qu'il était parfaitement légitime que les religieux aient eu la charge de dispenser le savoir. Et tous les pédagogues, et tous les parents le savaient autrefois, dès que le jeune a accès à la vie sexuelle, sa relation à l'apprentissage change du même coup. Son désir de savoir se trouve assoupi, perdu, oblitéré puisqu'il peut avoir le sentiment que maintenant il en sait assez, ce n'est pas la peine de se compliquer inutilement l'existence, il sait tout ce qu'il faut!

Ce qui, quant à nous, nous intéresse plus particulièrement, est que si cet enseignement se réalise en accomplissant cet idéal qui depuis l'Autre nous sollicite, cet idéal de maîtrise, si c'est effectivement un enseignement qui répond à cet appel (l'enseignement scientifique par exemple), cette maîtrise a pour effet que le Réel se trouve disjoint du Symbolique et de l'Imaginaire; dans le cas, je dis bien, où cet enseignement accomplit cet idéal de maîtrise.

Vous le présenter ainsi, tout à trac, peut paraître abstrait. Cela a néanmoins des conséquences pratiques que vous avez rencontrées et que vous rencontrez facilement: la maîtrise affichée, affirmée, de ce savoir venant en quelque sorte résorber le Réel, le Réel, bien entendu, n'est pas pour autant oblitéré, annulé – il n'y a pas de savoir assez universel pour pouvoir réaliser cette complétion, cette complétude – mais le Réel, dans ce cas, se trouve seulement disjoint de son support symbolique et imaginaire. Ce qui a pour conséquence que l'on a des savoirs qui s'imposent par leur pouvoir de fascination, mais impliquent des pratiques qui peuvent ne rien avoir à faire avec ce savoir – puisque le Réel est disjoint du savoir. Elles se trouvent parfaitement justifiées du fait que lorsque l'on a récité son savoir, on peut se frotter les mains et dire que l'on a accompli ce qui est attendu, soi disant, par l'Autre et on peut dès lors s'engager dans une pratique qui est laissée à l'intuition, à l'inventivité, à la capacité de chacun... Cette sorte de clivage entre savoir et vérité, entre savoir et Réel, puisque la vérité, dans ce cas, se trouve du côté de la pratique, qui se trouve sans lien, sans être nouée au Symbolique et à l'Imaginaire, cette disjonction du Réel avec le Symbolique et l'Imaginaire que réalise tout savoir qui se propose comme savoir de Maître, cette disjonction c'est précisément ce qui est le support de l'entreprise perverse: ce qui autrefois intriguait sous les traits de la « double

personnalité ». Cela existe toujours, bien entendu! et il n'est pas rare de le constater, ni dans les milieux scientifiques, ni dans les milieux religieux. Là, la référence faite au savoir, référence qui se veut accomplie et parfaite, va de pair avec des pratiques qui, elles, n'ont rien à voir avec ce savoir et qui ne peuvent pas être subjectivement reconnues. On cherche toujours à faire avouer les malheureux pervers, à leur faire endosser cette situation, mais subjectivement ils ne peuvent la reconnaître puisqu'il ne s'agit pas ici d'une division propre à entretenir une subjectivité, mais d'un écart de deux espaces, séparés, différents et qui ne peuvent donc être subjectivement assumés comme tels.

Dans le champ de l'analyse, ce genre de tension entre l'impératif, venu de l'Autre, d'un savoir qui serait accompli, et puis la faculté donnée au sujet de sembler sacrifier à ce savoir, c'est-à-dire l'épouser parfaitement, complètement, intégralement mais au prix de ne pouvoir en faire le support de sa pratique, simplement rendre révérence à ce savoir pour pouvoir ensuite aller à ses petites affaires c'est, vous le sentez bien, un grand trait du dispositif pervers! Eh bien, dans le champ de l'analyse, c'est un état qui a pu s'observer aussi bien dans l'enseignement donné par Freud que dans celui donné par Lacan. Un jour, je reprendrai avec vous le problème que pouvait poser à cet égard l'exigence de Lacan: dans la mesure où, estimant que son enseignement était scientifique, il pouvait attendre du sujet qu'il n'y trouve rien à redire. Autrement dit que le sujet accepte de se trouver forclos par son enseignement même. Sans aucun doute comptait-il sur le pouvoir des signifiants qu'il mettait en circulation et sur leur effet propre...

Que veut dire: des signifiants mis en circulation? C'est extrêmement simple: Vous mettez en circulation des signifiants comme: « lutte des classes », « internationalisme prolétarien », etc. Ces signifiants ont des effets propres et il est clair que Lacan attendait de ses signifiants: « le grand Autre », le « Sujet barré », la formule du fantasme, « un signifiant c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant »..., des effets spécifiques, propres.

Est-ce assuré? Puisque, nous le savons, le signifiant n'a plus du tout les mêmes conséquences selon le discours dans lequel il est pris, et c'est ainsi que l'on voit resurgir la présence ordonnatrice et matricielle du sujet qui venait d'être forclos et qui est l'adepte, qui est pris dans tel ou tel discours. Ces mêmes signifiants ont une tout autre portée selon les discours dans lesquels ils sont pris. Là-dessus, je reprendrai ça un jour, je me suis toujours interrogé, puisque à l'École freudienne, j'avais cette charge dite « de l'enseignement » et que je faisais chaque semaine des lectures de textes de Lacan. Chaque fois, je veillais à ce que le sujet ne se trouve pas dans la disposition, vis-à-vis de ce savoir, d'être banalement forclos mais j'essayais de veiller à ce qu'il soit chaque fois personnellement concerné, pris, touché,

agacé, en colère, tout ce que l'on voudra, par ce savoir qui, au lieu de le forclorre, lui ménageait sa place.

Je vous demande pardon si, à certains d'entre vous, ce que je dis paraît un petit peu abrupt, mais on aura un petit peu de temps pour en discuter. La question est donc pour nous celle de la frontière entre savoir et vérité. Je vous invite à considérer qu'un savoir ne peut jamais pour vous être efficace, devenir un savoir pratique, que s'il est en accord avec ce que votre subjectivité a reconnu investir dans ce savoir. Je me sers du terme d'« investissement » pour ne pas parler de perte ou d'autre figure. La frontière entre savoir et vérité veut dire que ce que le sujet va reprendre de ce savoir est noué, est lié avec ce qu'il représente comme sujet d'un désir appendu à ce savoir, c'est-à-dire qu'il y a entre ce savoir et la vérité du sujet qui le supporte, une relation, une jonction assurée par la reconnaissance par le sujet de ce qu'il perd à l'occasion de ce savoir, de ce qui vient à lui manquer : savoir de la perte qui, en vérité, le constitue comme sujet. Et c'est à cette condition que le savoir qu'il pourra acquérir ne sera pas purement factice, de façade, de prestance, de démonstration, de poudre aux yeux, mais sera effectivement le savoir capable de le guider aussi bien dans sa pratique que dans sa vie.

C'est ce que Lacan avait appelé la passe. Mais l'accès à cette réalisation du nouage entre savoir et vérité, cet accès n'est pas interdit à l'enseignement si celui-ci, comme il le semble pour l'année passée, est effectivement fait avec le soin, l'attention, la prudence, la démarche nécessaires. Autrement dit, et là je reprends ce que j'ai pu évoquer une fois précédente, non pas le souci de former des maîtres – ni grands, ni petits –, ce qui répond à un idéal qui nous vient de l'Autre, mais de former des praticiens qui puissent être heureux dans leur pratique, non seulement pour eux-mêmes mais pour ceux qu'ils auront à traiter ; et dans la mesure où ce savoir dont ils disposeront ne sera pas l'application automatique de concepts à un Réel, mais sera la capacité chaque fois de nouer le Réel particulier du patient avec le type de savoir qui lui répond, qui lui correspond. Pas le savoir des livres, pas le savoir de la théorie, pas le savoir de l'analyste, mais le savoir que le patient, en l'ignorant, néanmoins possède de ce qui l'anime.

C'est pourquoi je vous rappelle cette autre formule paradoxale de Lacan : l'interprétation de l'analyste « est un discours sans parole » ; formule apparemment énigmatique, mais discours sans parole dans la mesure où l'interprétation lacanienne n'a pas d'autre support que l'énonciation même de l'analysant pour, en la faisant jouer et éventuellement en la décomposant, lui donner à entendre le savoir qui est interne à son énonciation : tout ce qu'il sait à son insu, et qui l'agite, et qui l'agit à son insu.

C'est là une démarche fort différente de toutes les techniques qui ne consistent jamais qu'à appliquer un savoir standard à un Réel. Il s'agit, dans

la démarche proposée par Lacan, de tout autre chose : non pas appliquer mon savoir, le savoir de l'analyste à un réel mais essayer de donner à entendre à l'analysant ce savoir qui est déposé dans son énonciation, et qu'il peut entendre, ou ne pas entendre, et qu'il y a à lui donner à entendre. C'est bien pour cela que c'est un discours sans parole, car la parole, dans ce cas-là, de l'analyste n'a pas de place. Rien d'autre n'a été articulé que l'énonciation de l'analysant et l'énoncé que peut en faire l'analyste : « Voyez ce que vous pouvez entendre : ce qui s'est dit là par vous ».

C'était en tout cas le principe de l'interprétation lacanienne ; il nous amène donc à considérer enfin ce point : n'y aurait-il jamais que des savoirs particuliers ? Si chacun ainsi a son foutu savoir, comment alors prétendre à quelque généralisation concernant la discipline en cause, quelle est à ce moment-là la validité d'un concept si son champ d'application est celui d'un cas particulier ?

D'une certaine façon, Lacan allait presque jusqu'à dire cela : que les concepts n'avaient, dans le champ de l'analyse, pas forcément valeur d'universel. Par exemple, pour donner un thème comme ça, un peu facile mais enfin qui fera son chemin, parce qu'un jour, il faudra bien qu'on y vienne, les concepts ne tiennent pas la même place et n'ont pas la même fonction selon le sexe... Et c'est tout à fait clair ! De même qu'il y a des organisations biologiques que l'on accepte de reconnaître comme différentes, il faudra bien un jour renoncer à parler du sujet dans l'abstrait, sous une forme ainsi universelle ; et puis parler de ce qui est propre à la « psychologie » comme on dit : pourquoi pas « l'inconscient féminin », qui n'est assurément pas le même que l'inconscient masculin. On ne voit pas non plus pourquoi il devrait être le même. À supposer qu'il était le même, Freud a beaucoup fait flamber l'hystérie féminine dans les milieux psychanalytiques... C'est évident.

Mais enfin, laissons cela pour venir au bout de ce que je voulais vous donner à entendre même si pour certains d'entre vous cela paraît un peu délicat ou difficile. N'aurions-nous affaire qu'à des savoirs particuliers et faudrait-il à la limite, pour chaque patient, trouver les concepts qui lui seraient spécifiques ? Ce serait assurément l'idéal et c'est ce que Lacan évoquait quand il disait qu'il y aurait à réinventer la psychanalyse pour chaque patient. Cette tâche n'est pas encore assumée ni évidente, encore que, le jour où nous pourrions envisager des colloques où les analystes seront en mesure de proposer des études de cas où l'on verrait quel cas a pu appeler à creuser la place d'un concept qui lui était particulier, qui lui était spécifique, je crois que ce jour-là, nous aurons pas mal avancé. Mais avant que nous en venions à cela ! – si tant est que nous y parvenions, que nous l'acceptions – parce que rendez-vous compte que cela voudrait dire que nous renoncerions à cette prétention d'avoir des concepts universellement applicables, généralisables, qui vaudraient dans tous les cas ! Il faut être bien ferme, comme ça, pour l'oser.

Mais en tout cas, il y a pour nous un premier universel qui s'impose. C'est un point que je répète souvent, ce n'est pas original, mais je le rappelle quand même. Chacun de ces savoirs particuliers est organisé par la même contrainte, la même nécessité, celle-là, elle est universelle : c'est de fournir pour le grand Autre ce bouchon susceptible de servir de support au désir, de garantie du désir et de venir fermer ce manque dans l'Autre. Il ne suffit pas de le répéter pour éprouver de quelle façon ce manque dans l'Autre est insupportable.

Ce manque dans l'Autre, certains d'entre nous peuvent avoir l'occasion de le vivre quotidiennement. Ça veut dire tout simplement que je ne sais pas ce que je dois faire, je ne sais pas ce qu'on me veut, je ne sais pas quelle serait ma bonne conduite, je ne sais pas quel serait mon bon dire – et cela dans un environnement qui au contraire exige la conformité, le conformisme. Donc un universel s'impose à tous ces savoirs particuliers et qui est cette exigence de fournir au grand Autre cet objet-bouchon, support de la jouissance singulière, je ne dis pas particulière, je dis bien singulière, celle de chacun pris dans sa singularité. Et qui fait qu'au-delà justement des différences individuelles, nous arrivons sans doute à nous entendre sous l'effet de cette communauté d'exigence. Nous sommes, les uns et les autres, soumis à une exigence qui s'impose de façon égale, sauf évidemment à ceux qui sont rares, et qui s'en balancent lorsqu'ils ont la force psychique pour le faire – et pour tenir !

Comme vous le voyez, l'enseignement de la psychanalyse vient involontairement creuser dans ce qu'il y a à la fois de plus intime, de plus riche et de plus difficile quant à ce qui concerne notre relation au savoir, relation au savoir tendue dans l'inconscient entre ce « tu dois savoir » et je ne vais pas raconter ici tous les sentiments de culpabilité, de faute, du mauvais élève, et du devoir qui n'est pas fait, tout l'érotisme que les malheureux élèves engagent dans cette relation : j'apprends, j'apprends pas, je triche, je triche pas, je fais mon devoir, je ne le termine pas, etc. Toute cette complication absolument stupide qui règle en général notre relation à l'enseignement, qui se présente toujours comme un « tu dois savoir » ; et puis ce que je veux savoir, et qui se limite à la possibilité de la réalisation sexuelle, venant du même coup là faire obstacle, faire barrage à ce qui pourrait être ce nouage entre savoir et vérité, puisque dès

lors que je suis engagé dans la réalisation sexuelle, l'objet a, qui est la clé de cet engagement dans le savoir, cet objet a, c'est précisément ce dont je ne veux rien savoir – ce que Lacan souligne très bien comme difficulté majeure de la cure.

J'espère que je ne vous ai pas trop suppliciés par ces considérations. Je suis allé vendredi à Rennes pour faire une conférence sur ce que deviennent nos enfants. Et contrairement aux propos que je vous tiens ce soir, je leur ai fait une conférence extrêmement simple, facile, à la portée des oreilles les moins prévenues, et au risque évidemment de paraître simpliste, voire de parler plutôt en observateur ou en sociologue qu'en psychanalyste. Je leur ai parlé comme ça parce que eux qui dans cette région ont l'habitude d'un matraquage par les concepts lacaniens, j'ai voulu leur rappeler que la psychanalyse, ce n'est pas fait pour réciter la messe, car vraiment ni Freud ni Lacan n'en ont besoin, et je dois dire qu'ils s'en foutent radicalement ! Je le sais de bonne source... Mais c'est fait pour la vie quotidienne, c'est fait pour les soucis de tous les jours et surtout les nouveautés de tous les jours. Il faut être capable de piger ce qui se passe, se transforme, ce qui arrive, s'en va...

Vous, ce soir, je n'ai pas fait comme ça, je ne vous ai pas ménagés, mais comme je pense que vous aurez le texte de ce propos, même si vous ne le pigez pas parfaitement, ne vous en faites pas ! Vous verrez que cela fera son petit chemin, et si ça fait son petit chemin, ce sera peut-être justement une des façons de faire, une façon d'aider ceux qui veulent bien, avec, je le sais, beaucoup de soin, beaucoup d'attention, beaucoup d'engagement, organiser cet enseignement pour vous, ça pourra peut-être les aider et vous aider à avoir à l'esprit les difficultés modernes, récentes, actuelles qui n'étaient pas celles du temps de Freud, qui sont les nôtres aujourd'hui, les difficultés actuelles de cet enseignement, et vous amener à réfléchir à la façon dont vous-mêmes trouverez, ou pas, le moyen de les résoudre...

Vous voyez, j'essaie de me consoler moi-même d'avoir peut-être été un petit peu abrupt pour vous. Merci pour votre attention ! ○

a

E.P.E.P.

École de Psychanalyse de l'Enfant de Paris

Correctif aux enseignements

Les séances de travail de l'EPEP s'articulent en deux temps de la manière suivante :
un exposé problématique le 2^e mercredi du mois à 9 h 30 à l'ALI qui donne lieu à une intervention
à partir du problème posé le 4^e mercredi du mois à 21 h 15